Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
UN AN - - - - - $2.00
SIX MOIS - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.





SOMMAIRE





IMPRIMERIE A. P. PIGEON, 1595-1597 RUE ONTARIO

"LES CONTEMPORAINS"

Revue hebdomadaire illustrée
de 16 pages in-8°

Abonnement : Un an, 6 francs ; le numéro, 0 fr. 10.—Spécimen sur demande.

Biographies parues en Juillet 1903 :

Mme Récamier.—Longfellow, poète américain.—Le bienheureux Perboyre, martyrisé en Chine.—Chapu, sculpteur.

Biographies à paraître en Août 1903 :

Louis XVI.—Jacobs, homme d'Etat catholique belge.—Xavier de Maistre.—George Stephenson, inventeur de la locomotive des chemins de fer.

THEATRE NATIONAL

EN FRANCAIS

1440 Ste-Catherine. George Gauvreau Prop.

Semaine du 17 Août.

"Le Cadet de Gascoine."

Fleurs Fraiches !

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres

1607 RUE STE. CATHERINE

Tél. Bell Est 1949

Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

CHRONIQUES DU LUNDI

PAR

FRANÇOISE

Un fort volume de 325 pages. Prix, 35c A vendre chez MM. DEOM & FRERES, 1877 Rue Ste Catherine, Montréal.

MADAME M. BOUDET

Professeur de Coupe
et de Couture

663 RUE ST-DENIS

(Cours spécial pour les couturières qui n'ont pas de méthode de coupe. Pour toute information s'adresser à Mme Boudet, 663 rue St-Denis. Tél. Bell, Est 1966

Photographies de tous genres

QUERY FRERES

Photographes

10 Côte St-Lambert - Montréal

FEU MARINE

Insurance Company of North America

DE PHILADELPHIE

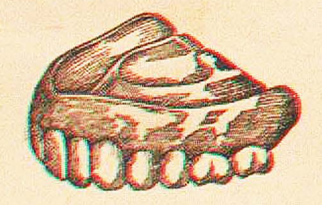
Capital payé - $3,000,000.00
Actif - - $10,079,478.00

ROBERT HAMPSON & SON

Agents Généraux

Bâtisse "CORN EXCHANGE"

39 RUE ST - SACREMENT, Montréal



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, inusables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco - Americain

162 Rue St-Denis, Montreal

Bell, Est 1744.

CONSOMPTION

TOUX
RHUMES
ASTHME
BRONCHITES
TUBERCULOSE

GUERIS PAR LES

CAPSULES CRESOBENE



En usage dans les Hopitaux les communautés Religieuses et recommandées par Messieurs les Medecins

SE VENDENT DANS TOUTES LES PHARMACIES AU PRIX DE 50 CENTINS LE FLACON. EXPEDIEES FRANCO. PAR LA POSTE. AU CANADA ET LES ETATS UNIS, SUR RECEPTION DU PRIX

ARTHUR DECARY PHARMACIEN
1688 RUE ST CATHERINE
MONTREAL.

2ME ANNÉE—No 10 Samedi, 15 Aout 1903

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

Directrice : R. BARRY *Dire vrai et faire bien.*

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
Tel. Bell, Main 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs 50
Strictement payable d'avance.

LES ETOILES.

Dès qu'une femme a rendu l'âme,
Murmurant les adieux sacrés,
Dieu prend ses yeux, où nulle flamme
Ne luit, globes d'argent nacrés,

Où la mort a tendu ses voiles,
Et les lance au plus haut des cieux.
C'est ainsi qu'il fait les étoiles :
Les étoiles.... ce sont des yeux—

Les grands yeux bleus ou noirs de celles
Qui nous aimaient tant ici-bas,
Doux rayons, lueurs immortelles
Que le temps ne soufflera pas.

Ces yeux, purs comme une prière,
De loin nous regardent encore.
Jamais ils n'auront de paupière
Nous cachant leur prunelle d'or.

Bénissons les tristes veilleuses
Des adorables nuits d'été
Baignant de leurs clartés pieuses
Les hommes, pour l'éternité !

La mort frappe, ouvrons la porte !
Femme, rends ton âme d'enfant,
Et que ton bon ange l'emporte
Dans un coup d'aile triomphant !

Vous qui clouez la bière,
Ne pleurez pas, jeunes ou vieux :
Quand deux yeux s'éteignent sur terre
Deux astres s'allument aux cieux....

HENRI LAVEDAN.

Un Cimetière de Moineaux

GRAND PAPA n'aime pas les moineaux qui ont chassé du jardin et du verger les hirondelles, les mésanges et les oiseaux bleus. Grand-papa n'aime pas les moineaux, et il a juré d'exterminer à jamais cette race de pillards.

Aussi bien, quand un couple imprudent de passereaux est venu bâtir son nid tout en haut des grands pilastres qui soutiennent le toit de la véranda, l'œil scrutateur de Grand-papa l'ayant aperçu, ordre péremptoire a été donné de le déloger.

Dolphis, alors, le garçon de la ferme, monté sur une forte échelle, est allé enlever le nid, si bien tassé dans l'interstice de la colonne et de la toiture, que c'était m racle que des oiseaux mêmes pussent s'y glisser ; il l'a descendu et l'a offert aux petits-enfants dont la frimousse gentille curieusement se penchait au-dessus de lui.

Une singulière habitation que ce nid fait de paille et de foin, le tout mal enlacé, sans aucun goût, au milieu de ce broussaillement, de plumes, piquées à droite et à gauche, sans ordre et sans art.

Et Grand-papa a haussé les épaules d'un air méprisant :

—Un nid de moineaux, ce n'est pas intéressant, a-t-il dit.

Pour une fois, il s'est trompé, le bon Grand-papa. Voilà qu'en écartant le duvet soyeux, on a trouvé quatre oisillons, nus, la peau d'un rose cuivré, agitant un long cou au bout duquel, en guise de tête, on ne voit qu'un large bec démesurément ouvert.

C'est laid et, cependant, leur vue

plonge Berthe, Marie, Simone et Andrée dans le ravissement. La joie des petiots est tellement débordante qu'elle a failli réconcilier Grand-papa avec tous les moineaux du monde entier.

Quatre oiselets constituent la nichée, c'est-à-dire, un pour chacune des petites-filles de Grand-papa. Vite, on court aux berceaux des poupées, et, c'est dans un épais édredon, que, pour prévenir les frilosités, les moinillons sont recouverts et couchés. Leur tête sur l'oreiller douillet, à quoi songèrent ces petites cervelles ..?

Tante Julie a beau trouver la chose ridicule, je soutiens, moi, que les oiseaux ont des rêves—pas les mêmes, mais enfin des rêves comme nous.

Rien ne manqua à la félicité des bébés-moineaux : ni la becquée abondante, ni la chaleur qui pénètre. Des framboises juteuses s'écrasèrent pour leurs palais délicats ; généreusement, la chair savoureuse des cerises leur fut dépécée, et goulûment, ils avalèrent les grosses gouttes de lait ou d'eau sucrée, qu'on leur tendit sur des brins d'herbe.

Vous ai-je dit les noms suggérés pour eux par la tendresse exubérante de leurs mères d'adoption ? Ils répondaient à la mélodie de Biribi, Coco, Tit Noun, et le dernier, le plus frêle de tous, Bibi.

Hélas ! pourquoi la Camarde, au teint blême, vint-elle promener sa faux sur ces jeunes destinées, au moment où la vie s'ouvrait et si bonne et si belle !

Coco d'abord succomba le premier.

Ni les mots qui réchauffent, ni les caresses qui apaisent ne purent retenir Coco parmi nous. A travers les langes ouatés qui l'enveloppaient, ses membres se raidirent, son cou se pencha lamentablement et son bec entr'ouvert oublia de se refermer.

Pauvre, pauvre Coco !

Des funérailles maintenant s'apprêtent sur le coteau.

Tante Julie a donné une jolie bonbonnière qui servira de bière au petit mort, et, Jeanne, bien que ne partageant pas toujours les jeux enfantins des sœurettes,—à onze ans, on est déjà si vieux,—se laisse cependant émouvoir par la désolation du spectacle, et va, gravement, au jardin, cueillir des fleurs toutes blanches pour les tresser en couronnes.

Henri, qui ne veut pas être en reste de bons procédés, abandonne, un moment, la lecture palpitante du *Capitaine Hatteras au Pôle Nord*, et annonce qu'il se charge de composer l'épitaphe.

Vous ignoriez, sans doute, que Henri est un poète de dix ans, dont la poésie facile inspire comme du respect à Berthe, Marie, Simone, et jusqu'à la mignonne Andrée, bien qu'elle soit si petite, si petite qu'elle n'y comprend absolument rien.

L'autre matin, tandis que Tante Julie coupait une tartine à Henri, il lui a composé ce quatrain dont elle n'est pas peu fière :

J'aime une tante
Très, très charmante,
Et qui est bonne
Comme une pomme.

Les rimes ne sont pas toujours riches, mais Henri est un philosophe en herbe et sait déjà que ce n'est pas la richesse qui fait le bonheur.

Pour le deuil profond qui vient de s'abattre sur la maison des poupées, Henri plonge sa plume dans l'encre la plus noire, et, après quelques instants de sombres réflexions, nous lisons, sur la blancheur du stèle funéraire, les lignes suivantes :

Ci-gît Coco.
Il fai dodo.

Cette éloquence brève, et combien touchante, met un soupir dans plus d'une poitrine. Toutefois, un penser réconfortant glisse dans les âmes affligées ; Coco est pleuré en vers. Combien de nous n'en pourront dire autant !

La lugubre procession s'est mise en marche et descend lentement l'avenue, où, le soleil coule à travers les arbres aux épaisses ramures une blondeur radieuse.

Henri, qui remplit en ce moment, les fonctions solennelles de célébrant, marche, le premier, recueilli, majestueux. Une pelle qu'il tient à la main et sur laquelle il s'appuie comme sur un bâton — tel le père Aubry aux funérailles d'Atala, — lui servira tout à l'heure à creuser la fosse.

Berthe et Marie suivent ensuite, chargées du cercueil que les pâles fleurettes recouvrent tout à fait. Puis vient Simone, puis Andrée, qui n'est pas très sûre s'il lui faut rire ou pleurer. Jeanne ferme le triste cortège en faisant tinter le glas funèbre.

Tante Julie et son Amie, qui se promenaient à petits pas sous l'oscillation rythmée des rameaux touffus, se rangent respectueusement pour laisser passer le convoi. Pour mieux voir, Grand-papa, sur la véranda, a relevé ses lunettes sur son front, et devant cette pompe attendrissante, sa rancœur contre les moineaux s'adoucit... La mort, quand elle passe, efface toutes les fautes.

Le plus gros chêne de l'avenue est l'église. C'est là qu'on fait halte et que Henri entonne les chants de la mort.

La liturgie du célébrant, encore bien restreinte, ne lui offre que la répétition fréquente des *Dominus vobiscum*. Un bredouillement de mots inconnus jusqu'ici à la langue latine, mais dont les terminaisons *us* et *um* attestent au moins le souci de leur orthodoxie, est d'un effet important dans cette vague psalmodie.

Les derniers *oremus* prononcés, le cortège se reforme, remonte pieusement l'ombreuse avenue pour ne plus s'arrêter qu'au champ du repos.

Il a été tracé sous un buisson d'églantiers au-dessus duquel s'incline encore le " feuillage éploré " d'un saule.

C'est là, dans la poésie et dans les fleurs, que Coco dort son dernier sommeil, et, que sont venus le rejoindre Biribi, Tit Noun et Bibi.

Ils sont morts. Chantez pour eux.

FRANÇOISE.

Sur le Côteau, Malbaie, août 1903.

Pages des Enfants

Tante Ninette étant allée passer ses vacances à la campagne, il n'y aura pas de pages des enfants dans ce numéro. Nous pouvons promettre son retour pour le mois de septembre.

LA DIRECTION.

Nous sommes nés français ; l'Angleterre nous adopta comme ses enfants en nous promettant la conservation de nos libertés ; luttons pour les transmettre à nos descendants.

ANTOINE GÉRIN-LAJOIE.

ZIZINETTE

NOUS sommes dans une petite ville de province, en pleines montagnes des Cévennes.

C'est une ancienne forteresse, bâtie au confluent de deux rivières. Constructions et rues tortueuses, accidentées, çà et là, de saillies en pierre, d'arcades lourdes enjambant de sinueux couloirs, de recoins sombres donnant sur des voûtes mystérieuses, de balcons faits d'un seule dalle, avec grillages en fer forgé vieux de plusieurs siècles. Une orgie de pierre et de fer.

Les maisons sont numérotées d'après une série unique pour toute la ville, et non par rue, comme cela se pratique d'ordinaire. Ce numérotage fut institué, pendant les guerres de religion, au temps où les rues ne portaient pas encore de noms, pour faciliter les recherches dans les maisons suspectes. Car nous sommes au vieux pays des dragonnades, des Camisards.

Tous les matins, les habitants sont réveillés aux sons stridents d'une trompette, embouchée par un gaillard aux puissants poumons. Tantôt, il annonce au public d'une voix de stentor, monotone et chantante, de belles anguilles fraîches, à vendre au marché ; tantôt, il invite les habitants à profiter du passage d'un marchand ambulant, dont la marchandise coûte peu et est de première qualité ; tantôt, c'est un cirque forain, dont il annonce la venue prochaine. Puis il s'éloigne pour s'arrêter à cent pas plus loin et recommencer son boniment.

C'est là une coutume qui existe encore dans la plupart des petites villes du midi. Ici, le crieur sonne une cloche avant de parler ; là, c'est le tambour qu'il bat ; ailleurs, il agite une crécelle. On se croirait transporté au moyen-âge, au temps des hommes du guet, criant l'heure du couvre-feu.

On voit encore de nombreux vestiges des anciennes fortifications, entre autres, une immense tour ronde, qui sert actuellement de remise à l'âne du préposé à l'octroi. Le réduit central existe aussi avec des restes de ponts-levis, de meurtrières, de machicoulis sur tout le pourtour crênelé des murs d'enceinte.

Dans les vieux fossés à sec, de bruyants enfants s'ébattent joyeusement. Ce sont les bébés des bons gendarmes, qui habitent maintenant cet ancien repaire de soudards, de reîtres grossiers et sanguinaires, qui sont venus autrefois souiller l'histoire nationale, dans les malheureuses guerres de religion.

La maison, qui nous intéresse plus particulièrement en cette ville, est une immense habitation, que la légende dit avoir appartenu à la famille des de Lapérouse.

Les espaces n'ont pas été ménagés. La façade est sombre, dormant sur une étroite ruelle. La porte d'entrée, massive, s'ouvre au choc d'un énorme marteau et se ferme au moyen d'une barre de fer de forteresse. Les couloirs sont immenses, d'un aspect grandiose. Au centre du grand passage d'entrée, se trouve un vestibule de cent pieds de hauteur, éclairé par un ciel ouvert, que recouvre un vaste velum en temps de soleil. L'escalier, large, une dalle unique pour chaque marche, monte, en serpentant, protégé par une balustrade en fer forgé et fleuri à la main. Les chambres sont spacieuses, très hautes, avec des cheminées monumentales, de grandes croisées à petits carreaux antiques, des plafonds à caissons ornementés de desseins en relief, de vieilles corniches à cimaises en chêne sculpté, des carellements en briques rouges polies.

L'idéal de la vieille maison imposante, mais froide et sans confort, comme toutes les demeures de nos pères. Splendide résidence pour un rêveur, un isolé ou un désabusé.

Par une belle journée du printemps de 1880, dans un cabinet de travail, le papa, fonctionnaire de l'état, est assis à une grande table et écrit. Son bébé, une fillette de cinq ans, s'amuse silencieusement, à ses côtés, à feuilleter des livres d'images. Son nom est Jeanne, mais on l'appelle ordinairement Zizi ou Zizinette, dans la douce intimité de la famille.

On n'entend rien que le grincement de la plume. C'est un silence d'église. Zizi est bien sage comme toujours. C'est là, la condition de sa présence chez papa. Papa ne veut pas être dérangé dans son travail et quand Jeannette est gentille, il l'admet chez lui.

Zizinette est une mignonne chérie, élevée dans un atmosphère d'isolement, avec ses père et mère et ses grands parents. Elle n'a jamais joué avec les enfants de son âge. Dans sa conversation, elle est l'écho fidèle de ce qu'elle entend autour d'elle, et sa causette est raisonnable comme celle d'une grande personne.

Grand'mère lui apprend de petits compliments bien gentils, des fables, des contes, des chansons de nourrice, à saveur fanée ; grand'père, qui a été marin, lui raconte des histoires de la mer. Maman lui enseigne à se bien tenir à table, à être propre de sa personne, à être polie, douce et toujours souriante. Fi ! pleurer ? Zizi ne sait pas pleurer ; elle sourit ou rit toujours. Papa en fait le petit compagnon de ses loisirs.

Papa va se promener à la campagne avec sa mignonne. Un champ de blé est un prétexte à explications des diverses métamorphoses de la graine jusqu'à sa forme définitive : le pain, qui nourrit Zizi. Une vigne est aussi un exemple qui éclaire baby sur l'origine du breuvage de ses repas. Un four à charbon lui apprend la provenance du combustible, qui cuit ses aliments.

La chaux, la pierre, la brique, le chemin de fer, les arbres, les fleurs, les oiseaux, les bêtes, les insectes, les poissons, la rivière défilent tour à tour devant Zizinette et laissent dans son

petit cerveau un fonds de connaissances, peut-être un peu trop précoces pour une fillette de son âge.

Parfois dans ces promenades, la chérie quitte la main de son père pour aller examiner une fleur.

Papa, orgueilleux, suit l'enfant dans sa course. Quelle élasticité ! quelle fraîcheur ! quelle santé ! La petite tête à cheveux noirs frisottants, encadrée d'une grande capeline blanche, est bien assise sur les épaules. Le corps mince et souple est d'aplomb sur deux fines jambes délicates, mais fortes et nerveuses, terminées par deux petons actifs, qui trottinent et sautillent sans cesse.

Elle revient, triomphante, prend la main de papa et le guide vers la fleur. Et alors les explications d'aller grand train. Papa s'y prête de bonne grâce. La mignonne, avec ses grands yeux noirs, limpides, inquisiteurs, qui suivent le regard et les lèvres de papa et semblent prévoir d'avance ce qu'il va dire, écoute avidement l'enfantine le çon de botanique.

Rentrés à la maison, papa et chérie s'en vont immédiatement au jardin pour saluer leurs fleurs. Il faut dire que la passion de papa c'est la culture des fleurs. Il en a de toutes les espèces. Il les dorlotte, il les adore, il les soigne avec des précautions infinies. Quand il sème une graine, il explique sa future carrière à Jeannette, attentive. Il lui fait comprendre la vie mystérieuse de la plante. Chaque feuille, chaque tige et chaque pétale ont une existence bien réelle, qui doit être sacrée pour mignonne.

Le matin, papa se lève de bonne heure et va à son jardin. Baby l'y rejoint bientôt. Et, ses petites mains derrière le dos, elle inspecte, elle examine, elle constate les progrès de la croissance avec des cris de joie, elle se penche pour respirer le doux parfum, mais elle ne cueille ni ne brise jamais de fleurs. Elle se contente de les admirer, de les respirer sans y toucher. Elle respecte leur vie, leur beauté, leurs teintes délicates.

Pour l'encourager, papa lui fait don d'un petit parterre bien à elle, et il y plante une douzaine de ses plus belles fleurs. Zizi, qui en prend bien soin, est en extase chaque matin devant la magnificence de sa corbeille. Et, à table, quand tous sont présents, elle ne tarit pas d'éloges sur ses fleurs.

Un jour, Jeannette fut méchante. C'était la troisième fois. Papa dut la punir. Il la condamna au cabinet noir pendant une demi-heure.

La mignonne se révolte contre cette punition, crie, pleure, s'arrache les cheveux, se heurte la tête contre le mur. La désolation est dans la maison. Papa sent qu'il doit dominer l'enfant, car lui céder la perdrait selon lui. Il ouvre la porte du cabinet, prend la petite main, la met dans la sienne et la frappe sévèrement de son autre main. L'enfant est toujours en révolte. Le père, très-inquiet, la douleur au cœur, renouvelle la correction plusieurs fois.

Enfin, bébé crie : "Pardon, mon petit papa, je ne le ferai plus, je serai bien sage."

Presque sanglotant, papa prend bébé dans ses bras, la couvre de baisers, lui parle doucement, en la caressant, et lui explique qu'il a agi ainsi pour en faire une brave petite fille. Puis il l'emmène à la ville, lui achète tous les jouets qu'elle désire et tous deux rentrent ensuite bons amis : la réconciliation étant parfaite.

Jamais plus Zizinette ne fut méchante. C'est heureux, car papa n'aurait pas eu le triste courage de renouveler sa cruelle correction.

Un ami vint un jour visiter la famille.

Le lendemain, à huit heures du matin, la fillette frappe à la porte de l'ami. Elle entre et elle trouve à sa toilette, le visiteur, qui la reçoit avec un baiser :

—Comment allez-vous, ce matin, monsieur? Avez-vous bien passé la nuit ?

—Mais, très-bien, ma chérie.

—Je vois que vous n'êtes pas encore prêt. Si vous le voulez, pour vous amuser, je vais vous conter une histoire ou vous chanter une chanson.

—Vraiment, et bien, je préfère la chanson.

Fillette chante alors, de sa voix blanche d'enfant, une mélopée de grand'maman. Le visiteur, émerveillé, la félicite chaudement, avec un nouveau baiser. Zizi, très grave toujours, répond :

—Merci, monsieur. Je vois que vous êtes prêt maintenant et je vais vite aller dire à la bonne de vous apporter le café. Puis, vous viendrez ensuite avec moi, au jardin, voir mes belles fleurs.

Un jour, papa rentre chez lui et trouve Zizi tout en pleurs, sanglotant de toute son âme. Une de ses fleurs est malade, une de ses fleurs se meurt. Et prenant la main de papa, elle l'entraîne précipitamment au jardin. En effet, une fleur, qu'on avait dû arroser en plein soleil avait ses feuilles et ses pétales percés de rouille, flétris et tombants. Papa parvint à guérir la chère plante et Zizinette revint à la gaieté....

Enfin, les années passent, grand-parents meurent, maman s'en va aussi et papa, attristé, reste seul avec Jeannette, qui a bien grandi et qui rit beaucoup moins. C'est maintenant une belle fillette élancée de dix ans...

Puis les années s'égrènent toujours. Jeanne a atteint ses dix-huit ans, et, un beau jour, un grand artilleur, de la garnison voisine, lui vole son cœur et l'épouse.

Le papa, inconsolable, l'âme sombre et vieillie, passe depuis ses soirées au club, où un beau moment, il me conta cette touchante histoire. Sa vie est maintenant vide, finie. Sa mignonne l'a quitté.

Un jour, tout heureux, il m'apprend qu'il est grand père d'un délicieux baby, qui a aussi reçu le doux nom de Zizinette. Il se promet de l'élever, si l'on veut bien la lui confier.

Mais, hélas ! les jeunes sont égoïstes et ingrats. Ils gardent leur bien pour eux, avec un soin jaloux.

Et le pauvre grand papa, maintenant vieux retraité décrépit, s'en va lentement à sa tombe, le cœur malade et plein de regrets et de doux souvenirs de son adorable mignonne, que le grand artilleur lui a enlevée....

J.-D. CHARTRAND.

Les caractères fiers mettent l'amour très haut et leur propre amour plus haut encore, tandis qu'une femme vaine risquera son cœur pour un compliment et sa réputation pour le plaisir de tenir un lion en laisse, ne serait-ce qu'un jour. X X X

Pour les femmes, demain, c'est jamais. ARTHUR BUIES.

JEANNE GRAY

(Etude Historique)

PAR une chaude après-midi de juillet 1552, dans un cabinet d'étude d'un magnifique château du Leicestershire, on voyait une jeune fille aux boucles blondes penchée avec intérêt sur le Phédon en grec de Platon. La ravissante enfant était tellement absorbée par sa lecture qu'elle n'entendit pas arriver un vieillard à la figure expressive et belle, qui s'approchant d'elle, lui dit :

—Comment se fait-il, Lady Jane, que vous ne soyez pas allée avec vos parents et leurs hôtes chasser le cerf dans le parc ?

—Mon bon Asham, répondit la jeune fille, les jouissances que me causerait une chasse en forêt ne peuvent être comparées à celles que me procure cet ouvrage ; vous n'ignorez pas, mon cher précepteur, que votre petite Jeanne n'est heureuse qu'avec vous et ses livres.

Cette jeune fille était Jeanne Gray, fille du duc de Suffolk et cousine d'Edouard VI, roi d'Angleterre.

Jeanne naquit en 1537, à Bradgate, résidence de son père, dans le Leicestershire. Elevée au milieu des beautés pittoresques de la nature, son âme pure et noble se prit à aimer le Dieu qui les a créées. On lui donna pour directeur spirituel, Lord Aylmer. Jeanne eut toujours une profonde vénération pour ce noble gentilhomme. Son professeur fut Roger Asham. Elle se livra à l'étude avec ardeur et parlait à seize ans le grec, l'hébreu, le latin et la plupart des langues vivantes. Tous les arts d'agrément, musique, peinture, lui étaient familiers ; elle cultiva même la poésie avec succès

Son cousin, le roi Edouard, dont les talents ont été si vantés, ne la surpassait ni en science, ni en sagesse. Ils brillaient l'un et l'autre d'un éclat pareil, semblables à deux étoiles qui brillent et s'éclipsent en même temps dans le même hémisphère.

A voir cette jeune fille si suavement belle se promener sous les ombrages de Bradgate, on pouvait croire à une vision céleste si des taches de sang ne nous apparaissaient sur cette aimable figure pour nous en montrer la réalité. A entendre cette douce voix de femme prononcer en tant de langues des mots pleins de poésie, de sagesse, de grâce, de force et d'esprit, on peut se demander si cette voix descend du ciel ou monte de la terre ; mais on ne doute plus de son origine terrestre en entendant au loin le bruit de la hache retentissant sur le billot.

Ses parents ne furent pas indulgents pour son enfance, mais au contraire excessivement sévères, plus sévères qu'il ne fallait pour un esprit si doux : est-il besoin d'instruments de fer pour courber la cire ? Jeanne en souffrit beaucoup, et les sourires paternels étant plus rares la tendresse filiale se développa dans son âme comme une fleur assez forte pour s'épanouir avec tous ses parfums, malgré l'absence des plus doux rayons du soleil. Cette sévérité qui, peut être, eût rendu servile une autre nature que la sienne, contribua à lui donner cette patience et cette bonté qu'on a tant admirées en elle. Un savant qui était allé à Bradgate, disait en parlant de Jeanne : l'éloge que fait Aristote des femmes est accompli en elle ; elle possède toutes les qualités de son sexe sans en avoir les faiblesses. Elle a l'innocence de l'enfance, la beauté de la jeunesse, la solidité de l'âge mûr, la gravité de la vieillesse.

O Jeanne Gray ! doux nom, nom glorieux et, quoique royal, couronné surtout par la mort, laisse-moi te louer humblement, te bénir en pleurant. Puisque la piété filiale abaisse sur ta tête une couronne, puis la hache du bourreau, à elle aussi d'y mettre un autre diadème, auréole de gloire et d'amour ! L'obéissance aux ordres de ton père, du père de ton époux, voilà ton crime à toi, crime de haute trahison, crime puni par la mort.

Jeanne épousa à seize ans Guilford Hudley, quatrième fils de Jean Hudley, duc de Northumberland. Avant la mort d'Edouard VI, l'ambitieux duc était parvenu à lui faire désigner Jeanne comme son successeur, au préjudice de Marie Tudor. La noble Jeanne, heureuse sous les ombrages de Bradgate, ignorait toutes ces menées et ne désirait rien de plus que son bonheur présent. Ce fut Guilford qu'on chargea de lui annoncer son avènement au trône. Un jour qu'assise au pied d'un chêne, elle s'amusait à tresser une couronne de myosotis, voyant venir son jeune époux, elle posa le gracieux diadème sur ses fins cheveux blonds et lui dit gaiement :

—N'est-ce pas que je suis belle, Guilford ?

—Belle à faire rêver de la Fomarina, dit le jeune comte, baisant avec tendresse le front blanc qu'elle lui tendait ; mais votre couronne a un défaut : dans une heure, elle sera flétrie ; permettez-moi de vous en offrir une plus durable ; Jeanne, je vous salue comme reine d'Angleterre.

—Reine ! moi, quel badinage ! Allons, Guilford, quittez cet air sérieux.

—Je ne badine pas, Jeanne ; Edouard, votre cousin, est mort, et vous êtes désignée pour lui succéder.

—Oh ! Guilford, vous faites un rêve, un rêve effroyable !

—Un rêve, non, pas un rêve, c'est la réalité.

—Mais Marie, mais Elisabeth ? Ce sont elles qui ont droit à la couronne. Je savais bien que les rois étaient tout-puissants, qu'ils pouvaient à leur guise prendre les biens, la vie même de leurs sujets, mais les droits de la naissance, les droits sacrés, j'ignorais qu'ils puissent les violer.

—Jeanne, la religion de Marie suffit pour l'exclure du trône ; quant à Elizabeth, elle n'est pas enfant légitime de Henri VIII et ne peut par conséquent avoir de prétention au trône. Prends la couronne, Jeanne, et tiens-la ferme, car si tu l'échappais, elle briserait en tombant le front de ton père et le mien. Quand même tu refuserais, Marie verra en toi une ri-

vale, et si bas que soit ton front, il sera toujours trop près du sien. Si tu aimes ton père, si tu m'aimes, Jeanne, il faut accepter.

—Guilford, pleurons notre vie brisée, s'écria la malheureuse jeune femme, et, suffoquée par la douleur, elle s'évanouit ; la guirlande de myosotis roula sur le gazon, et Guilford, agité d'un sombre pressentiment, se demanda alors s'il ne valait pas mieux pour le bonheur de Jeanne qu'elle n'eût jamais d'autre couronne que celle formée des humbles fleurettes. Quand Jeanne revint à elle, Northumberland et plusieurs autres des principaux seigneurs étaient à ses pieds pour la conjurer d'accepter le sceptre d'Angleterre. Elle n'osa plus résister.

La jeune victime fit son entrée royale à Londres, le 16 juillet 1553. Le cortège se composait de la première noblesse d'Angleterre, mais ni la beauté, ni les grâces, ni les charmes de la nouvelle reine ne purent exciter les applaudissements de la multitude : si les bouches parlaient, les cœurs restaient glacés. Le peuple savait que ce n'était pas là l'héritière de son roi. Jeanne était si pâle sous son diadème, qu'on eût pu la prendre pour une ombre égarée sur les marches d'un trône ; mais elle n'y resta pas longtemps ; dix jours suffirent pour mettre fin à cette royauté dérisoire qui se désavouait d'elle-même.

Le 3 novembre 1553, Guilford et Jeanne, jugés ensemble pour crime de haute trahison s'avouèrent coupables et se livrèrent à la merci de la Reine... Ils furent condamnés à mort. Marie, voulant se montrer indulgente dans les premiers jours de son règne, différa l'exécution de la sentence, mais elle fit séparer les deux victimes. Quelle indulgence ! ! Lord Guilford, quoique enfermé dans la même forteresse, occupait une prison éloignée de celle de Jeanne. Quelle royale indulgence, reine Marie ! !

Une salle spacieuse, mais basse et obscure, est encore montrée dans la tour de Beauchamp comme le lieu où Jeanne médita sur son bonheur perdu.

Une révolte ayant eu lieu en faveur des jeunes prisonniers, Marie ordonna qu'ils fussent exécutés, afin que leur nom ne fût plus à l'avenir le sujet de nouvelles factions.

A l'approche du jour fatal, Guilford avait obtenu la grâce de voir Jeanne et de lui faire ses derniers adieux ; mais celle-ci eut le courage sublime de ne pas y consentir. Elle lui écrivit que "la douleur de la séparation détruirait les forces de l'âme, et cette fermeté sainte dont ils avaient l'un et l'autre tant besoin."

Le jour de l'exécution fut fixé au 12 février 1554.

On avait résolu d'exécuter Guilford et Jeanne ensemble à Tower Hill, mais le conseil royal craignant que la compassion de la multitude ne fût trop vivement excitée par la jeunesse et la noble naissance des victimes, changea les premières dispositions et ordonna qu'ils fussent décapités en face de la Tour Blanche.

Lord Guilford eut la tête tranchée le premier, sous les yeux de Jeanne, qui le suivit de près. La douce et malheureuse victime marcha résolument sur l'échafaud ; elle paraissait calme et presque joyeuse ; par delà les régions éthérées, son âme s'unissait à celle de son époux. Ce n'était plus qu'une ombre qui allait au supplice, mais une ombre moins triste et moins pâle que celle qui sept mois auparavant, comme reine d'un des plus beaux royaumes du monde, faisait son entrée triomphale dans la Tour de Londres.

Arrivée sur l'échafaud, elle se tourna vers le peuple et dit : "Je suis condamnée non pour avoir usurpé un sceptre, *mais pour ne l'avoir pas refusé avec assez de constance quand on me l'a offert*. Je meurs dans la foi chrétienne et j'espère mon salut de la miséricorde de Dieu." Le bourreau lui enleva la riche dentelle qui couvrait ses épaules, puis coupa ses longues boucles blondes. Jeanne commença à demi-voix le psaume *Miserere Mei Deus* et chercha des mains, ses yeux étant couverts d'un bandeau, la place où elle devait poser sa belle tête, elle rencontra le billot. Le bourreau leva la hache et la tête tomba d'un seul coup....

RACHEL LETENDRE.

Yamaska.

"Ne faire que son devoir" est une locution à rayer du dictionnaire, car le devoir, c'est peut-être ce qu'il y a au monde de plus difficile.

PAILLERON.

Des Puces

"Les Esquimaux, avant d'être en relation avec les Européens, ne connaissaient pas la puce."

J'ai relu deux fois cette phrase si flatteuse pour notre amour-propre. Ceux qui disent que la civilisation ne fait pas de progrès se trompent. Les Esquimaux ignoraient la puce ; nous la leur avons donnée.

On aurait tort de croire que ces hommes incultes aient montré de l'ingratitude vis-à-vis de nous en cette circonstance. Ils ont tout de suite appelé le petit animal introduit chez eux : le "pou européen." Ainsi se trouve maintenu en perpétuité en Groënland le souvenir de notre faune et de notre pays. Un bienfait n'est jamais perdu.

Il semble, du reste que les Esquimaux aient accueilli notre présent avec plaisir. Si nous en croyons Nansen, ces hommes simples considèrent un insecte injustement déprécié chez nous—à cause sans doute de son manque de rareté et de notre vie trop facile—comme une distraction et une "friandise."

Ecoutez plutôt :

"Ils ont imaginé des engins spéciaux pour capturer ce gibier ; les pièges consistent en brindilles de bois surmontées de touffes de poils de lièvre que l'on place dans le cou entre la peau et les vêtements. Les insectes se réfugient dans les touffes chaudes de poils et se font ainsi prendre le plus facilement du monde."

Et quand ils sont pris, on les mange. Voilà.—N'est-ce pas ingénieux ?

Et dire que nous avons si longtemps possédé un élément comestible sans le savoir, et en nous plaignant de le connaître !

J. HELLÉ.

—(*Le Cri de Paris.*)

C'est pour les délaissés qu'il faut avoir des attentions ; les heureux peuvent s'en passer, et il n'y en a que pour eux.

EUGÉNIE DE GUÉRIN.

Envier quelqu'un, c'est s'avouer son inférieur.

MLLE LESPINASSE.

C'est en devenant plus malheureux qu'on apprend quelquefois à l'être moins.

MME SCHWETCHINE.

LETTRE D'OTTAWA

Ottawa, 8 août 1903.

Ma chère Françoise,

VOULEZ-VOUS, pour une fois savez-vous, comme dit le Bon Belge, faire une toute petite place à un vieil ami et dérober en sa faveur un peu d'espace à Yvette Frondeuse et à Miss Ping-Pong qui depuis le commencement de la session folâtrent dans les galeries du Parlement et batifolent dans les colonnes de votre aimable journal.

Je ne prétends pas lutter d'attrait avec ces demoiselles et ce n'est pas après cinq mois de session que je puis prétendre ressusciter de l'intérêt dans les travaux de nos législateurs aussi leur laisserai-je le ton badin pour vous donner un peu de sérieux ; pas du gros sérieux, seulement celui qui s'adresse aux femmes et celui qui va droit à leur cœur.

Ne serait-ce pas une belle œuvre, que d'intéresser les femmes du Canada, en tout cas celles de la Province de Québec, les Françaises à cette grande entreprise sur laquelle Sir W. Laurier est en train de jouer toute sa carrière et au succès de laquelle est attachée la grandeur du nom qu'il doit laisser dans l'histoire du Canada.

Vous comprenez sans peine que je veux parler du projet du Grand-Tronc-Pacifique qui agite les esprits depuis plusieurs mois déjà. Or quel est l'objet de cette ligne ! c'est de doubler notre gloire, de répéter dans des circonstance nouvelles ce grand triomphe que fut la construction du Pacifique Canadien.

Pas de politique là dedans, le JOURNAL DE FRANÇOISE, n'en fait pas, mais je sais que les femmes ont l'esprit trop juste pour ne pas permettre que les honneurs soient partagés.

L'achèvement de la voie ferrée de Vancouver à Saint-Jean et à Halifax a valu à Sir John Macdonald sur toutes nos places publiques des statues devant lesquelles le passant se découvre avec respect.

Nous devons maintenant préparer le renom futur de son émule dans le cœur du peuple, de ce beau Canadien-français qui a l'honneur de diriger ce pays anglais, de Sir Wilfrid Laurier qui a conçu la grandiose idée de relier encore une fois les deux océans par un cercle d'acier, mais qui désireux de préparer l'avenir a reporté cette deuxième ligne à cinq cent milles au nord pour conquérir à la nation de nouveaux champs d'action et de développement des terrains de colonisation, des forêts, des champs et des prairies.

Voilà la question qui se pose devant le parlement et qui a le droit d'intéresser toutes les mères, les femmes et les filles du Canada.

La population canadienne-française s'est trouvée trop à l'étroit dans les limites latérales de notre province et comme le nord était fermé il s'est produit une fuite vers le sud. Cette fuite était logique, fatale, mais son effet n'en a pas moins été désastreux. Que de familles ont eu à déplorer cet exode vers le sud, vers les Etats-Unis, les mères séparées de leurs fils, les femmes de leur époux, les filles de leur fiancé ! Tandis que la nation canadienne française fractionnait sa force, son influence, sa puissance.

Inutile de récriminer sur les choses du passé et de se demander si ce qui se fait aujourd'hui n'aurait pas dû se faire alors et si l'on eût pu arrêter cette déperdition en ayant un peu plus d'audace. Ces distinctions sont du domaine de la politique où je ne veux pas pénétrer.

Mais enfin, le moment est venu de nous préserver à jamais contre une calamité du même genre.

Femmes, allez-vous vous lever et nous aider ? Le projet actuel est destiné à ouvrir toute la portion nord de la province de Québec, jusqu'à la hauteur des terres, dont la région pourra alors avoir accès sur une grande ligne transcontinentale allant de Fort Simpson sur l'Océan Pacifique aux ports de l'Atlantique.

Vos lectrices ont bien toutes à leur disposition, sans doute une carte de la province de Québec, en tout cas leurs enfants ont un atlas d'école, qu'elles l'ouvrent donc à la page de Québec et qu'elles examinent bien tout ce domaine, au nord de notre province, dans lequel aucune marque n'indique que l'homme s'y soit établi. Voilà ce qu'il s'agit de mettre en valeur, d'ouvrir pour que plus jamais les nôtres ne s'échappent aux Etats-Unis pour que nous conservions toute notre force, tous nos hommes et toutes nos filles, pour que nous leur fournissions la terre qui nourrit et le toit qui abrite les familles heureuses du travailleur de la terre.

Et maintenant, sur cette carte tracez une ligne allant du lac St-Jean à la frontière d'Ontario en passant à cinquante milles au nord du lac Abbitibbi, de cette ligne transversale tracez vers le sud trois lignes verticales descendant l'une du lac St-Jean vers Québec, l'autre du milieu à peu près de la transversale vers Montréal et la troisième de la frontière d'Ontario vers Toronto, vous aurez aussitôt la clef du système le gril qui permettra à la population de s'étendre le long de ces fils d'acier sans perdre contact un seul instant avec les centres de culture, de progrès et d'étude. Entre ces artères se développera la race canadienne-française appuyée sur des lignes stratégiques puissantes qui fourniront ce qui lui a manqué, des communications faciles.

Voilà le projet, le projet que les femmes du Canada doivent aider. Leur puissance est extrême, je le sais. Elles peuvent décider des votes, elles peuvent convaincre leur mari, elles peuvent tout. Il faut qu'elles aident Laurier à accomplir le Grand-Tronc-Pacifique ou comme il l'appelle, le Transcontinental National, national, vous l'entendez bien. C'est une œuvre nationale où il n'y a pas de parti, où il n'y a pas de politique et voilà pourquoi j'ose élever la voix en sa faveur dans votre journal. C'est pour le Canada et c'est pour Québec que je prêche.

J'espère que vos lectrices ne s'y refuseront pas car je ne crois pas me tromper en recommandant à leur sollicitude une œuvre qui en est digne.

Bien à vous,

JEAN CAURECK.

Une Reine des Fromages et de la Crème

(*Suite*).

GLOCKENAU, 16 août 1881.

Mon cher cousin, Glockenau et ma ferme ont été ruinés par une inondation ; le vieux prêtre qui m'avait recueillie est mort, et je suis sur le point de connaître la faim. J'ai appris que je pouvais garder la ferme, mais il me faudrait pouvoir acheter au moins quatre vaches à soixante florins l'une. Voulez-vous me prêter trois cents florins que je vous rembourserai par acomptes d'ici deux ans. Dites-moi aussi quel serait l'intérêt ; je tiens à vous payer l'intérêt ordinaire, quel qu'il soit, que vous retireriez de votre argent en Angleterre.

Votre cousine,
Ulrique ELDRINGEN.

Une telle demande était si contraire à la nature sauvagement fière d'Ulrique qu'elle regretta de l'avoir faite, d'autant que la réponse se fit attendre. Elle arriva, mais portant le timbre de Bavière. De l'enveloppe tomba un billet de mille florins ; quelques lignes seulement, tracées à la hâte, l'accompagnaient.

Pourquoi ne pas acheter tout de suite une douzaine de vaches ? Il faut remonter votre ferme convenablement. Quant à l'intérêt, je ne pense pas que vous parliez sérieusement. En tout cas, je n'ai pas le temps de discuter cela pour le moment, car la voiture est à la porte et nous partons chasser le chamois.

Ulrique ramassa le billet, le mit dans une autre enveloppe, et sur-le-champ répondit à Sir Gilbert :

Evidemment vous avez commis une méprise : je vous demandais de me prêter trois cents florins, non de me faire cadeau de mille, car je ne suis pas dupe de ce prétendu manque de temps qui vous empêche d'indiquer le taux de l'intérêt. Je vous renvoie votre argent, cela vous convaincra peut-être que je suis sérieuse. Je me repens du moment de faiblesse qui m'a fait vous écrire ainsi. Il est passé et je me sens assez forte pour lutter contre tous et seule.

Cette lettre envoyée, Ulrique respira librement. Certes, elle n'en voulait pas à Sir Gilbert ; elle lui était plutôt reconnaissante du prétexte qu'il lui avait fourni pour lui renvoyer son argent ; mais elle éprouvait la satisfaction de s'être reconquise. Une seule crainte la troublait : c'est que le cousin anglais n'insistât. Il n'en fut rien, heureusement. Huit jours se passèrent sans que le facteur lui apportât aucune lettre et Ulrique en ressentit la joie la plus vive.

IX

LE COUSIN D'ULRIQUE

On était alors au commencement de septembre et Glockenau avait presque repris sa physionomie accoutumée : les rues avaient été déblayées et c'est derrière les carreaux replacés, les murs et les seuils nettoyés, les clôtures des jardins réparées que se dissimulaient les traces du désastre. Dans bien des maisons, la misère avait remplacé l'aisance, mais ces misères des hommes importaient peu à la nature, et celle-ci, à quelques arbres près, avait de nouveau revêtu sa parure d'été, un moment ternie.

Un soir, Ulrique, en revenant d'une course dans le village, entendit résonner derrière elle, sur la route, un pas inconnu. Se retournant, elle vit un étranger de mise élégante grand, aux larges épaules, qui passa près d'elle, la dépassa et bientôt accosta un petit garçon qui jouait sur la route. Questionné, l'enfant étendit la main vers le bas du village. Ulrique, en suite de cet arrêt, se trouva de nouveau près de l'étranger qui, avant de reprendre sa marche, la salua poliment, d'un air qui n'avait rien de campagnard. Il se trouva qu'ils suivirent le même chemin, ce qui permit à Ulrique de remarquer que c'était un homme ayant passé la première jeunesse, mais d'une tournure noble, aux traits bien coupés, et de qui la barbe courte, d'un brun clair, contrastait singulièrement avec les sourcils noirs. Les yeux, qui avaient rencontré ceux d'Ulrique, étaient beaux et d'une nuance noisette foncée.

Ils arrivèrent ainsi à la clôture de bois qui remplaçait momentanément le mur démoli de la Maison de la Vierge. Ulrique tourna la ruelle et fut toute surprise de voir l'étranger l'y suivre.

—Il va au presbytère, pensa-t-elle.

Mais lorsqu'elle ouvrit la barrière de la Maison de la Vierge, il s'arrêta aussi.

—C'est là la Maison de la Vierge, n'est-ce pas ? demanda-t-il en mauvais allemand.

—Oui, c'est la Maison de la Vierge,—répondit Ulrique surprise.

—Merci. J'y vais. Et vous aussi à ce que je vois ?

—Moi, je n'y vais pas : j'y demeure.

—Vraiment ! Alors vous demeurez avec la comtesse Eldringen ? La connaissez-vous ?.. .Bon Dieu !—s'écria-t-il soudain en anglais,—quel imbécile je fais ! Vous devez être .. vous êtes évidemment ma cousine Ulrique, en dépit de ce costume qui m'a trompé et dont vous ne m'avez jamais rien dit, ma cousine !

Un clair sourire illumina son visage et il tendit la main à la jeune fille. Ulrique hésita.

—Oh ! balbutia-t-elle, également en anglais,—vous ne pouvez pas être...

—Sir George Nevyll,—dit l'étranger.—Pourquoi ?

—Je me figurais que vous étiez plus... plus .. âgé...

Sir Gilbert partit d'un éclat de rire et Ulrique l'imita ; mais il s'interrompit pour dire d'un air un peu triste :

—Si, ma cousine, je suis vieux, bien plus vieux que vous ne pouvez l'imaginer !

—Ainsi vous êtes réellement... bien réellement mon cousin Gilbert ?—s'écria Ulrique d'un air joyeux.—Je ne puis vous dire combien je suis heureuse d'avoir un cousin, c'est presque aussi bon que d'avoir un frère. Entrez dans la maison ; vous souperez avec moi, n'est ce pas ? Je ne puis vous offrir que des pommes de terre grillées, mais vous ne trouveriez rien de beaucoup meilleur à l'auberge.

—Je n'aime rien autant que les pommes de terre grillées, dit Sir Gilbert en souriant.

Ils entrèrent dans la grande pièce carrée aux murs blanchis à la chaux, au rustique et pauvre mobilier.

—Est-ce ici que vous habitez ?—dit Sir Gilbert avec une intraduisible intonation d'étonnement.

—Oui,—dit simplement Ulrique en lui poussant une

chaise boiteuse,—c'est ma chambre. . Asseyez-vous donc, je vous prie, et dites-moi comment il se fait que vous soyez à Glockenau, pendant que je vais allumer le feu.

—Vous-même?

—Qui voulez-vous qui le fasse, n'ayant pas de servante?... Vous oubliez, mon cousin, que je n'ai pas d'argent.

—C'est vrai! Je suis ridicule et vous en demande bien pardon...

Sir Gilbert, évidemment un peu embarrassé, s'assit et suivit des yeux, d'un air pensif, Ulrique occupée aux préparatifs du repas. Il avait dû être, jeune homme, remarquablement beau. Il était encore très bien, ce visage expressif, où, dans la profondeur lasse du regard et dans les rides légères mais heurtées du front, se posait l'énigme de toute une vie plus agitée qu'heureuse.

—Vous n'avez pas encore répondu à ma question,—dit Ulrique en s'approchant de l'énorme poêle avec une brassée de bois.

—Le motif de ma venue?... Oh! mon Dieu, vous voir.

—C'est pour moi?...

—Absolument. Vous êtes pour moi une énigme: une jeune femme qui non seulement se fait fermière à la minute, mais encore arrive à faire produire sa ferme! Je m'en suis voulu toute l'année dernière de ne pas trouver le courage de vaincre mon indolence pour venir sur le Continent. L'insistance d'un ami de Bavière à me demander de venir chasser chez lui m'a forcé à triompher de mon apathie. . et j'en ai profité pour satisfaire la très vive curiosité que vous avez fait naître en moi. Votre dernière lettre m'eût décidé, si je ne l'eusse été déjà.

—En d'autres termes, vous êtes venu pour me voir comme une espèce de curiosité?

—Pardonnez moi, mais je crois en effet...

—Eh bien, suis-je telle que vous vous y attendiez?

Il y a nombre de femmes dont la beauté ne frappe pas à première vue; d'autres chez qui elle s'impose sur-le-champ. La beauté simple, sévère, un peu rude d'Ulrique appartenait à cette seconde catégorie.

—Non,—dit Sir Gilbert après une pause,—vous n'êtes pas telle que je m'y attendais.

—En ce cas, nous nous sommes fait tous les deux des idées fausses. Vous ne savez pas?... Je m'imaginais que vous deviez avoir la goutte.

—Mille grâces, vraiment! s'écria en riant le gentilhomme.

Mais tout à coup il sursauta.

—Grand Dieu! vous n'allez pas éplucher ces pommes de terre vous-même?

—Encore une fois, qui voulez-vous qui le fasse?

—Pardon,... mais je ne peux pas m'y faire!

—Ne saviez-vous pas depuis longtemps que je n'avais que juste assez pour manger?

—Je pense que je le savais... d'une certaine manière,—dit Sir Gilbert avec une expression d'embarras presque comique,—mais cela n'avait pas l'air aussi sérieux dans vos lettres que dans la réalité. Que voulez-vous, je ne m'imaginais pas, jusqu'ici, qu'on pût vivre en se passant de domestiques.

—Vous apprendrez bien d'autres choses si vous cultivez ma modeste connaissance. Tenez, combien vous figurez-vous que je devrais la payer, cette cuisinière que vous voudriez voir éplucher mes pommes de terre?

—Ici, je ne saurais dire. Je sais seulement que, moi, je paie Maillac cent cinquante livres.

—Et qu'est-ce que c'est que Maillac?

—Mon cuisinier français.

—Cent cinquante livres! fit Ulrique suffoquée.—Plus du double de ce que rapporterait la ferme dans une bonne année! Oh! voyez-vous, mon cousin, il vous serait aussi impossible de comprendre ma situation que moi la vôtre... Continuer sur ce sujet serait jouer aux propos interrompus, puisque vous êtes riche et que je suis pauvre.

Sir Gilbert la regarda très sérieusement.

—Pourquoi voulez-vous persister à être pauvre?

—Laissons cela, je vous prie,—dit Ulrique en rougissant violemment.

—Mais cette lettre,... commença-t-il en hésitant.

—Œuvre d'un cerveau égaré par la fatigue de plusieurs nuits d'insomnie. Je suis reposée, maintenant.

—Mais qu'allez-vous faire?

—Recommencer, voilà tout.

—Vous êtes la créature la plus courageuse qui soit au monde!... Pourquoi faut-il que vous soyez si méfiante!

—Vous avez raison, je suis peut-être méfiante,—répondit-elle lentement; mais pourquoi les circonstances m'ont-elles rendue ainsi?... Parlons d'autre chose s'il vous plaît.

Sir Gilbert s'inclina. Causant d'elle, surtout, puis un peu de tout et de rien, ils dînèrent et, sans s'en apercevoir, prolongèrent si bien la causerie que dix heures, sonnant à l'église, firent sursauter Ulrique.

—Est-ce possible?—s'écria-t-elle.—Et il faut que je sois levée demain à quatre heures! Vite, vite, sauvez-vous, mon cousin.

Elle l'éclaira jusqu'à la barrière, puis rentra, souriante, légère, heureuse. Le ciel lui envoyait un cousin, un vrai cousin, bien à elle... Elle n'était donc plus seule!

La surprise de découvrir que ce cousin, au lieu du vieillard qu'elle croyait,—quelle folie sans prétexte de s'être imaginé cela!—était un jeune homme robuste et ayant à peine dépassé la première partie de la vie, n'avait duré que le temps d'être détrompée. Elle ne s'y arrêtait plus que pour se moquer d'elle-même: de ce qu'il n'avait jamais parlé de lui dans ses lettres, devait-elle aussi vite conclure ainsi à la légère?

Le lendemain, dans l'après midi, comme Ulrique allait sortir, un panier au bras, Sir Gilbert se présenta à la Maison de la Vierge.

—Partez-vous pour la promenade?—demanda-t-il.

—Est-ce que je sais ce que c'est que de me promener? Je vais au moulin, la femme du meunier sort d'ici, son enfant est malade. Il faut que j'aille le voir.

—Seriez-vous doctoresse?

—A Glockenau, je suis un peu tout ce que l'on veut; on me demande conseil sur tout; ces paysans sont si arriérés... M'accompagnez-vous?

(A suivre).

Jean

C'ÉTAIT inévitable. Au milieu du bal, Jean et Marthe s'aperçurent. Un instant, il se regardèrent sans surprise apparente. Son œil à elle était calme, son œil à lui était dur. Puis, brusquement, Jean fit un effort, il entraîna de Breuil et, sans une parole, passa.

Dans la grande salle blanche, scintillante de lumières, dans le tourbillon des danseurs, Marthe, demeurée immobile, les vit s'éloigner. Jean se pressait, remorquant son ami. Son bras tremblait, un tic nerveux secouait sa moustache, et il répétait :

—Allons, viens, viens donc !

Ils gagnèrent une petite pièce. un coin isolé et tranquille, où de hauts palmiers laissaient retomber paresseusement leurs feuilles. Là, il faisait bon, loin du tumulte du bal. Sur un sofa, ils s'assirent et restèrent silencieux.

Pierre Breuil ne demandait rien à Jean, parce qu'il savait. Il savait que Jean avait aimé Marthe, qu'elle l'avait aimé peut-être, et qu'ils s'étaient quittés, il y avait des mois, un an bientôt. Il se rappelait la douleur de son ami à cete rupture, et les moyens de guérison qu'il avait employés : cette obstination désespérée au travail, pour se reprendre, et ces nuits de noce folle, pour s'étourdir. Il se rappelait l'étreinte de ces mains brûlantes, la flamme de ces yeux fiévreux. Oh ! ces yeux ! Il semblait que tout l'être de Jean se consumait à leur flamme intérieure. Et de Breuil voyait cette figure, aujourd'hui revenue à la santé, minée, rongée par l'affreux mal, ces traits altérés, ces joues amaigries, ce teint blême et ces lèvres sans couleur. Alors, toute la souffrance muette qui vidait cette figure de malade, lui avait fait se demander bien des fois, lui dont le cœur n'avait jamais saigné, comment l'amour pouvait faire autant de mal !

Pourtant, comme ils ne parlaient pas, dans le petit salon, une femme entra. Son teint avait une transparence lumineuse, elle souriait de ses dents claires, et elle était admirablement belle, avec ses jeunes épaules et sa gorge frissonnante sous les dentelles. C'était Marthe. Elle s'avança un peu, puis, d'une voix douce :

—Monsieur de Breuil, un mot je vous prie.

Empressé, de Breuil se leva

—Très volontiers, madame.

Et ils se retirèrent tous deux. Jean n'avait pas bougé. Il ne pensait pas à s'en aller, il ne pensait à rien peut-être. Maintenant, du coin où Marthe avait attiré de Breuil, un chuchotement partait, arrivait à son oreille. Cela dura une minute Et de Breuil reparut seul. Il dit simplement :

—Elle veut te parler.

—C'est bien, fit Jean.

Sa figure restait impassible Une de ses mains pendait, indolente, sur la soie du sofa. Marthe se montra. Elle s'avança vers lui, prit sa main, et avec une moue de regret qui avait quelque chose d'enfantin et de très tendre :

—Jean, tu m'en veux donc bien ?

Doucement, il retira sa main qui retomba indolente. Il la regarda longtemps en silence.

Puis, d'une voix calme, si calme qu'elle n'avait plus d'accent :

—Vous vous trompez, je ne vous en veux pas.

Elle comprit qu'il fallait qu'elle parlât pour le reconquérir. A côté de lui, elle s'assit, reprit sa main.

—Ecoute, Jean, on m'a dit que tu avais souffert. Moi, je ne savais pas, je n'ai rien su... Mais quand je t'ai revu tout à l'heure, je suis restée saisie, j'ai bien compris que c'était plus fort que moi. Jean, regarde-moi, je ne te mens pas...

Il ne répondit point. Du bal, on entendait une musique de violons, et des couples apparaissaient très vite, tourbillonnant sous les lumières. Marthe continua.

—Jean, tu vois, je suis revenue vers toi. J'ai voulu te parler. Ça été plus fort que moi. Au milieu de tout ce monde, je t'ai vu et je me suis rappelée que nous avions été heureux. Oh ! ne feins pas, je sais bien que tu m'aimes encore. J'ai bien vu que tu ne regardais pas les femmes, que tu passais sans les voir. Puis, quand nos yeux se sont croisés, tu es devenu très pâle tout d'un coup et tu es parti vite, vite, comme quelqu'un qui souffre...

Très froid, il dit :

—Vous vous trompez, je ne pense plus à vous. Si je suis parti, c'est que je voulais éviter une rencontre inutile... Vous avez voulu me parler, je vous écoute. Mais ce que vous me dites ne me touche pas, je ne vous crois pas, je ne crois plus à rien... S'il est vrai qué j'ai souffert, je suis guéri à présent, oh ! bien guéri. Pourquoi revenir sur des choses oubliées ? Je ne vous en veux pas, vous m'êtes indifférente. je vous assure...

Il dit cela sans rudesse, sans colère, avec calme ; il semblait ne pas faire attention à elle et parler pour lui-même. Alors, elle s'approcha ,plus près. Il sentait son odeur, il l'avait toute contre lui. Quand même, elle serait victorieuse, car elle savait la toute-puissance de sa beauté. Elle savait qu'il faiblirait. malgré sa volonté raidie, malgré lui, malgré tout.

—Jean, tu ne dis pas vrai tu essaies de faire le brave. Mais je lis en toi, je sens que tu souffres encore, et c'est toute cette souffrance que je devine dans tes yeux qui fait que je t'aime, que je t'aime plus qu'autrefois. Oh ! Jean, toi seul sais me comprendre, puisque toi seul as vraiment souffert pour moi... Tu vois bien, Jean, que je suis sincère...

Il l'écoutait, et ses yeux ne s'attendrirent point. C'est qu'il connaissait les enthousiasmes subits de cette nature d'enfant, il savait la versatilité de cette tête inconséquente, il avait éprouvé le mensonge de ces joies d'un instant et le navrement des jours esseulés. Il se leva, et elle se leva aussi. Son œil avait un regard méchant, et un pli mauvais tirait sa lèvre.

—Je vous ai dit que j'avais oublié, que c'était fini. Il est trop tard pour parler de ces choses... C'est vrai, je vous ai aimé et j'ai souffert. Mais, l'excès même de cette souffrance a brûlé ma foi en vous. Je ne crois plus. C'est fini... vous n'êtes plus rien pour moi.

Elle resta devant lui, immobile, presque tremblante. Jamais elle ne l'avait vu aussi ferme. Il lui semblait impossible qu'on lui pût résister ainsi, et elle se refusait à croire qu'il dit vrai. Un instant il la regarda, debout, muette, troublée. Et il eut un rire nerveux. Il ricana ·

—Alors, vous avez cru qu'il suffirait de revenir vers moi, que vous n'auriez qu'à vous baisser pour me prendre, à votre heure... Vous me croyez donc bien sot, et sot toute ma vie?... Quand on commet la sottise d'aimer, sachez-le, cela ne dure pas toujours; on oublie, on redevient fort... je ne vous demande rien, moi, aujourd'hui, je suis fort, je suis fort!

Il fit jouer ses bras, comme pour affirmer sa force Et il l'écrasait à mesure qu'il parlait, il se vengeait de toutes ses heures de souffrance, de tous ses découragements, de toutes les peines subies de ses faiblesses ridicules. Il se grandissait dans cette force. Le pli mauvais de ses lèvres s'accentuait. Il fut cruel:

—On vous l'a dit, on vous l'a rapporté, j'ai été malheureux, quand vous êtes partie. J'avais l'air d'un convalescent tant mes traits étaient tirés, mes joues creusées mes yeux brillants. Vous, ce n'est pas le chagrin qui vous a enlaidie!... Pourtant, je vous ai connue plus jolie... Surveillez-vous vos yeux se brident. C'est terrible pour une femme, vous savez... Et puis, cette petite ride au coin de votre bouche... Prenez garde!... Vous ne négligez pas le rouge, je vois... Mais, pardon, je ne suis plus galant, j'ai oublié tant de choses!...

Et comme il sentit qu'il la blessait, que des larmes montaient à ses yeux, il l'acheva:

—Faites attention, madame, car si les ans vous laissent leurs traces, bientôt, privée des affections que vous avez su éloigner de vous, vous serez seule, toute seule. Ce sera le vide, l'affreux vide des femmes vieilles, car vous ne serez plus jolie, alors, ma chère...

Il s'arrêta. Elle ne pleurait pas, ses yeux étaient secs, et, au regard qu'ils lui jetèrent, il comprit qu'elle ne lui pardonnerait jamais.

Elle eut un mouvement nerveux pour se retourner, et très vite, sans une parole, elle rentra dans le bal.

Alors, Jean regarda de Breuil, regarda le sofa où elle n'était plus. Au loin les violons jouaient toujours et les couples tourbillonnaient sous les lumières. Tout d'un coup, un gros sanglot fendit sa poitrine et il s'abattit dans les bras de son ami, avec cette plainte qui s'échappait de ses lèvres:

—Oh! mon ami, je l'aime encore, je l'aime comme un fou!

LOUIS ROBERT.

Le Coq du Clocher

LEGENDE

Un jour, allait je ne sais où le Coq du gros Colas, dressant sa petite taille et se croyant le roi des coqs.

Il s'était sauvé de son poulailler bien chaud pour aller courir le monde.

Après deux jours de route, il rencontra sur son chemin un petit ruisseau obstrué par quelques feuilles mortes.

—Ami, lui dit le Ruisseau, tu serais bien aimable de donner un coup de ton bec pour disperser ces feuilles qui m'empêchent de passer.

—Pour qui me prends-tu? répondit notre Coq, avec un orgueilleux sourire.

Et il poursuivit sa route, sans entendre les mots aigres-doux que lui lançait le petit ruisseau.

Au milieu d'une grande plaine, il entendit soudain une voix terrible: c'était le Vent, étendu à terre et presque mourant.

—Cher Coq, dit ce dernier, aide-moi à me relever: évente-moi avec ton aile pour me soulever, et je te jure qu'un jour ou l'autre je te récompenserai.

—Seigneur Vent, je ne suis le domestique de personne, répondit le méchant Coq, de plus en plus cassant.

Et il s'en fut sans même retourner la tête.

Dans un champ, notre voyageur aperçut une petite fumée qui s'élevait; le Feu était presque éteint.

—Mon cher passant, s'écria le Feu, donne-moi quelques pailles pour me ranimer, car sans ton aide je vais mourir.

—Je ne vous connais pas et ne mettrai pas ma main au feu! répondit l'égoïste.

Et continuant son chemin, il arriva enfin dans une grande capitale. Une église se dressait devant lui: il demanda à une poule du voisinage à qui elle était dédiée.

—A Saint Pierre, répondit-elle.

Or, la mère de notre Coq lui avait recommandé de ne pas s'arrêter devant les statues de Saint Pierre, le saint ayant des raisons pour ne pas aimer les coqs.

Mais, ne voulant suivre aucun conseil, il se mit à chanter.

Un maître d'hôtel passant par là le saisit, l'emporta chez lui et commença à l'échauder.

—Bonne Eau, ne me noie pas, cria le Coq au comble de la souffrance.

—Tu n'as pas eu pitié de moi dit celle-ci.

Et elle l'inonda de la tête aux pieds.

Le cuisinier le mit alors au feu.

—O Feu, ne me grille pas! gémit-il.

—Je n'aurai pas plus de complaisance pour toi que tu n'en as eu pour moi l'autre jour.

Et le feu, en quelques minutes le réduisit en charbon.

Voyant le Coq roussi, le cuisinier furieux, le jeta par la fenêtre.

Le vent, dont il n'avait pas voulu se faire un ami, s'en saisit et, le faisant tourbillonner en l'air, le lança sur le toit de l'église.

Saint Pierre alors étendit la main, empoigna le sot railleur, et d'un coup de sa clef le cloua sur la pointe du clocher.

Depuis lors, le Coq y resta empalé. On peut l'y voir encore, noir, sec, aplati, tourmenté par la pluie, brûlé par le soleil, agité par le vent.

Cette légende a été composée pour les gens qui ne savent pas mettre en pratique la devise: Aidez-vous les uns les autres."

RENÉ MIGUEL.

Mlle Henriette et Simone, toutes deux âgées de sept ans, sont en train de jouer à la dame, tandis que leurs mères bavardent.

Henriette.—Et votre mari, Madame, est-il toujours aussi méchant pour vous?

Simone.— Ah! ne m'en parlez pas. Les femmes sont vraiment malheureuses.

Henriette.—Oh! Madame, à qui le dites-vous!

Les hommes, ce sont de véritables monstres.

Puis, se tournant vers sa maman:

— Un monstre, dis, petite mère, qu'est-ce que c'est au juste?

Inadvertances d'écrivains

LES plus grands écrivains, comme les plus petits, sont sujets à des étourderies souvent fort divertissantes, dont la liste s'enrichit chaque jour, mais il arrive fréquemment que le lecteur, même d'esprit critique, ne les remarque pas au passage, absorbé qu'il est par le fond du sujet, et reste tout étonné lorsqu'on lui montre ensuite la boulette passée inaperçue devant ses yeux et devant son esprit, mais moins que l'auteur lui même car si le premier est amusé, celui-ci est vexé.

Voici quelques exemples de ces bizarres absences d'esprit.

De Châteaubriand, entré inaperçu :

Chacun continue à fumer, à *dormir*... sans [jeter les yeux sur moi.

D'Alfred de Musset :

La *bouche* garde le silence
Pour *écouter* parler le cœur.

L'Espagne a souvent porté malheur à nos poètes. Ainsi, le même :

Avez-vous vu dans *Barcelone*
Mon *Andalouse* au sein bruni...

De Victor Hugo :

La perle de l'*Andalousie*
Alice était de *Penafiel*...

C'est ainsi que dans Ruy-Blas, le même attribue à Don Salluste une haute situation à la Cour, et lui fait dire :

Moi, le chef redouté des alcades de Cour...

C'est aussi Don Salluste qui dit à Ruy-Blas, au moment où la Reine passe devant lui dans la galerie de son palais :

Couvrez-vous Don César, vous êtes Grand [d'Espagne !...

et, en même temps, tous les Grands d'Espagne se hâtent de mettre leur chapeau !

Dans *Bonheur des Dames* de M. Emile Zola, l'héroïne aperçoit les tours du Trocadéro dix ans avant que l'on ait construit ce monument, et, dans un autre ouvrage, toute une scène se passe devant les grilles de la barrière de Paris, à la Porte Maillot, alors qu'à l'époque, cette barrière était encore place de l'Etoile.

Edmond About fait demander l'*Annuaire* par un colonel du Premier Empire, et Alexandre Dumas réfugie, sous Louis XIV, un sanglier dans un champ de pommes de terre.

M. de Cormenin, entraîné par son lyrisme écrit ceci en parlant du budget:

C'est un livre qui pétrit les larmes et la sueur du peuple pour en tirer de l'or, qui chamarre d'or et de soie les manteaux des ministres, qui nourrit leurs coursiers fringants et tapisse de coussins moëlleux leurs boudoirs...

M. Cherbuliez, dont le style fut, il est vrai, des plus amphigouriques, perpètre le gâchis suivant :

M. Sucquer en vint à dire que la plus économique de toutes les cultures était celle du chêne-liège qui n'en demande à aucune.

Du même :

Vous avez la rage, Madame, de gâter aux gens qui vous obligent, le plaisir qu'ils peuvent avoir à vous en faire.

Du même :

Dès qu'il fut rentré dans son hôtel et dans son bon sens...

Enfin, Gustave Flaubert, si méticuleux, n'a pas échappé non plus au fâcheux galimatias. Sans parler du fameux paiement de la somme de 75 frs en pièces de *quarante sous* auquel on assiste dans *Madame Bovary* on lui doit aussi cette étonnante phrase :

Il reçut pour sa fête une belle *tête* phrénologique toute marquetée jusqu'au *thorax*, et peinte en bleu.

LES PIPES D'UN GRAND POÈTE.— Tout le monde connaît de nom lord Tennyson un des grands poètes dont l'Angleterre est fière et qui est mort il y a quelques années. Tennyson adorait fumer la pipe, mais il se servait exclusivement de pipes en terre, et encore en usait-il d'une étrange façon. Il avait son cabinet de travail en haut de sa maison, et quand il se mettait devant sa table, le matin, pour chercher l'inspiration poétique, son domestique lui apportait d'un côté un énorme pot à tabac tout rempli, et de l'autre une boîte pleine de pipes en terre ; une seconde boîte vide était posée à ses pieds, sous la table.

Le poète, avant de saisir la plume, prenait une de ses pipes toutes neuves, la bourrait consciencieusement de tabac, la fumait non moins consciencieusement, puis, quand elle était achevée, il la brisait en deux d'un coup sec, et la jetait dans la boîte posée sous la table, pour en prendre une autre non moins neuve, la bourrer, la fumer et la casser de même ; et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il quittât le travail. Jamais lord Tennyson ne fuma deux fois dans la même pipe.

Recommandation à nos lectrices

Nous ne saurions trop vous parler des avantages qu'il y a à payer les petits comptes au moyen de chèques. Il n'y a pas de femmes pratiques, et qui méritent vraiment l'appellation de bonnes maîtresses de maisons, qui ne tiennent un état exact et fidèle de leurs dépenses de chaque jour, n'est-ce pas ? Eh bien, le carnet de chèques où vous êtes obligées d'inscrire, sur la souche de chacun d'eux, le montant d'argent que vous donnez et à qui vous le remettez, vous aidera mieux peut-être qu'un *mémorandum* à vous rappeler les sommes, quelque minimes qu'elles soient, que vous avez déboursées.

Et puis, avoir son argent en banque, donne non-seulement des idées d'ordre mais des habitudes d'économie très nécessaires à la prospérité de toute famille.

Profitez donc, chères lectrices, des avantages que vous offre la succursale de la Banque Provinciale établie au magasin Carsley. Vous pouvez y faire les dépôts d'argent que vous voudrez, Melle Skelly, la gérante, se met aimablement à la disposition de chacune pour donner tous les renseignements que l'on désirera. Dans votre intérêt particulier et dans celui de votre famille, faites l'essai de ce que nous vous recommandons si fortement.

JOSEPH NOLIN

Chirurgien-Dentiste



531a RUE SAINT - DENIS

——MONTREAL

CORS-VERRUES-DURILLONS

"ANTIKOR-LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement et sans douleur les

Cors, Verrues et Durillons

Energique, Inoffensif et Garanti.

EN VENTE PARTOUT

Envoyé par la poste sur réception du prix **25c. le flacon.**

A. J. LAURENCE,-Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

UNE FEMME SAGE



devrait étudier tout ce qui a rapport aux maladies particulières à son sexe afin de pouvoir les prévenir et les guérir au besoin. On trouvera des informations très importantes dans mon livre que je serai heureuse d'envoyer **GRATUITEMENT** à toute femme qui m'enverra son nom et son adresse. C'est un

LIVRE REMPLI DE BON SENS

écrit par une femme qui a passé une partie de sa vie à étudier ces questions. Je suis positive que vous en serez satisfaite.

ECRIVEZ-MOI AUJOURD'HUI.

Mad. Julia C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

CORSETS

DERNIERS MODELES

Importés directement et vendus à des prix modérés. Choix varié. Réparations de corsets faits avec soin. Fournitures, telles que : baleines, aciers de côté, etc., à bon marché.

C. J. GRENIER & CIE, 1613 Ste-Catherine

2me porte de la rue St-Hubert

C.B. A LA SPIRITE

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés pour le printemps est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse. . . . .

N. BEAUDRY & FILS

Bijoutiers Opticiens

212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie

Demandez un échantillon.

TÉL. BELL, MAIN 2106.

CREME GERMANDREE

Pour la beauté et l'Hygiène du teint . . . .

EN POUDRE ET EN FEUILLES

Secret de beauté d'un Parfum idéal, d'une adhérence absolue, salutaire et discrète . . . .

A VENDRE

Chez tous les PHARMACIENS

Peinture préparée

Pour en dedans et en dehors, **PEINTURE A PLANCHER**, en petite ou grande quantité, à volonté, **VERNIS**, etc.

Outils de jardins de toutes sortes.

L. J. A. Surveyer

6 RUE ST-LAURENT

——MONTREAL

Manuel du Journal des Demoiselles

9e édition, considérablement augmentée

Méthodes pour les principaux travaux de dames

Impressions sur étoffes.—Marques du linge. Manière de relever et agrandir les patrons Tapisserie.—Tricot.—Crochet.—Filet.—Dentelles. Macramé.—Augmenté de la Dentelle au fuseau, Des renseignements très détaillés sur la manière de peindre sur toile gobelin, sur satin, sur velours, sur drap ainsi que la Peinture au Vernis Martin, l'enluminure, la Photominiature, etc.

Orne de 500 figures et vignettes

Prix du volume : Broché, Paris 3 fr. Département et Étranger, 3 fr. 75.

Envoyer un mandat de poste à

M. E. Thiéry, 11, rue Drouot



PHOTOGRAPHE

COIN

STE-CATHERINE

—ET—

ST-HUBERT

MONTREAL

DERNIERES NOUVEAUTES en PHOTOGRAPHIES



Spécialiste :

BEAUMIER

Médecin et Opticien

A l'Institut d'Optique



EXAMEN des Yeux GRATIS

1854 Ste-Catherine, Coin Cadieux **Montréal**

Est le meilleur de Montréal comme Fabricant et Ajusteur de Lunettes, Lorgnons, Yeux Artificiels, etc., Garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

AVIS.—MEFIEZ-VOUS ! pas d'agents solliciteurs à domicile pour notre Maison établie et responsable.

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée.

256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

L'OUBLIE, roman, par Laure Conan 1 vol. Illustré 0.75

Ouvrage couronné par l'Académie Française.

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)

256 Rue Saint-Paul

Ouvrages de Théodore Botrel.

CHANSONS DE CHEZ NOUS.—Charmant volume illustré de gravures et renfermant la musique des chansons 0.88

CHANSONS EN SABOTS.—Joli volume avec nombreux dessins et musique des chansons 0.88

CONTES DU LIT-CLOS.—Poèmes et poésies. 1 vol. illustré 0.88

COUPS DE CLAIRON.—Chants et poèmes héroïques. Cinquante poésies et chansons avec musique du chant. 1 volume avec gravures 0.88

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après,

Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR COD‹ERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Nous vendons
La Bibliothèque
ÉLASTIQUE
"Macey"
C'est la meilleure.

L'Hygiene dans la Literie

Tous les matériaux qui entrent dans nos Matelas sont garantis purs et exempts de mauvaises odeurs. . . .

Essayez nos Matelas pur Crin, bordure de 6 pouces, en deux morceaux, pour **$8.00.**

RENAUD, KING & PATTERSON

652 RUE CRAIG

N.B.—Réparations de Meubles en tous genres. Téléphonez Main 757 pour informations, etc.

COALTAR SAPONINE

DESINFECTANT CICATRISANT

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

TRES EFFICACE CONTRE LES

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour........

L'Hygiène de la Famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses

☞ Se méfier des Contrefaçons ☜